

SOUFIAN AL KARJOUSLI

Université de Nantes

Je ne sais ni lire ni écrire, mais « J'ai lu le Coran »

Le titre évocateur de l'ouvrage de Pierre Bayard *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* amène à réinterroger un des postulats implicites le plus médiatisé de la culture arabo-musulmane selon lequel il est nécessaire de lire le Coran en arabe¹. Il est en conséquence banal, dans le monde arabo-musulman, d'affirmer avoir lu le Coran tout en étant analphabète.

Un grand nombre de musulmans, qu'ils soient arabes ou ne le soient pas, qu'ils parlent et/ou lisent l'arabe ou pas, prétendent donc avoir « lu » le Coran. Trois références incontournables dans l'islam nous permettent de revenir sur cette assertion et de l'analyser par rapport à la culture arabo-musulmane. Il s'agit d'abord du vocable même de « Coran » et de sa signification en tant que « Livre », puis des références à l'injonction faite au Prophète de « réciter » ou de « lire », *Iqra'*, le message divin pour le transmettre aux hommes. Enfin, le suivi de la mise à l'écrit du message coranique et des lectures qu'il a suscitées permet de comprendre qu'il y a « mille et une » manières de lire le Coran, dont celle de ne pas le lire.

1. Le « Coran » est-il un « Livre » ?

Si le terme « Coran » est employé en français pour désigner le « Livre » pour les musulmans, la grande majorité des musulmans, eux, utilisent plutôt l'appellation de *Muṣḥaf 'Uṭmān*, le « Manuscrit de 'Uṭmān ». Le terme de *muṣḥaf* fait plus précisément référence au « manuscrit », donc à l'écrit. Ce terme a été emprunté aux chrétiens d'Éthiopie qui nomment la Bible *muṣḥaf queddus*. Les premiers musulmans avaient trouvé cette idée du livre (*muṣḥaf*) chez les chrétiens du Royaume d'Axoum lorsque, tout au début de l'islam, ils avaient émigré, lors de la première hégire, vers

¹ Nous sommes ici face à ce que Pierre Bayard appelle la contrainte de « l'obligation de lire ».

l’Abyssinie, cherchant paix et soutien du Négus. Ce terme aurait été suggéré pour les premières recensions coraniques par ‘Abd Allāh b. Mas’ūd qui « assurait avoir vu en Ethiopie une compilation analogue »². Le terme de *muṣḥaf* convient effectivement au Coran, « Parole récitée », devenu « Livre ». La recension de ‘Utmān, réalisée sous le troisième calife, se présente sous la forme d’un manuscrit.

C’est seulement plus tard que, chez les musulmans, s’établit progressivement une confusion entre le « Coran » en tant que message révélé et le Coran/livre dans son support matériel qui fait, lui aussi dans sa matérialité, l’objet de nombreuses attentions, non seulement sur le plan esthétique, mais aussi sur le plan identitaire.

1.1. Le Coran comme livre vu et non lu

Cette matérialité accordée au Coran semble faire que la symbolique de la spiritualité est comme aspirée par la matérialité du livre. La seule possession du livre et sa seule vision suffiraient alors à de nombreux musulmans qui n’auraient plus besoin de le lire.

Le Coran en version livre a gardé des côtés qui rappellent ses liens avec le monde de l’au-delà et de la magie. Ce Coran, dans sa matérialité de livre, n’est pas tout à fait comme les autres livres, puisqu’en émanerait une sorte de force spirituelle. On lui assigne des fonctions particulières. Il a des vertus spécifiques et très importantes dont la lecture ne fait pas forcément partie. Il devient objet de protection, objet sacré ou encore est utilisé comme talisman. Le Coran en version livre est devenu le sujet de pratiques d’adoration. Il a même pris une place importante dans le langage quotidien puisqu’on jure au nom « de la vie du Coran », *wihyat al Qur’ān*. Il peut aussi être utilisé en tant qu’objet décoratif : ce sont alors des usages purement esthétiques qui lui sont réservés. Le Coran en version livre donne donc lieu à des appropriations tout à fait autres que celle de la lecture, alors qu’il transmet un message fondateur de religion. Ces détournements du « Livre », message spirituel, par des appropriations du « livre » dans sa matérialité sont le fait de pratiques courantes de « l’islam populaire », *al-islām al-ša’bī*, mais aussi d’intellectuels, d’hommes d’affaires ou encore de politiques.

Le Coran en version livre, comme objet, est donc devenu un support de dévotion, un porte-bonheur, un joyau ou encore une décoration. Ce livre/Coran, est à la fois décor et amulette. Devenu objet sacré, il est porteur de pouvoirs et peut être invoqué par les malades, ceux qui souffrent, sont confrontés à un problème. Il peut servir de recours à la suite d’un accident ou d’une catastrophe, comme cela a été récemment le cas lors du dernier tremblement de terre en Algérie³. C’est aussi l’outil

² H. A. R. Gibb, J. H. Kramers, E. Lévi-Provençal, *Encyclopédie de l’islam*, Paris, Maisonneuve & Larose, et Leiden, E.J. Brill, de 1960 à 2002, 10 tomes, p. 668.

³ Une distribution médiatisée du Coran a été réalisée par le président Boutefliqa aux populations sinistrées.

de travail pour les marabouts, cheikhs et imams qui s'en servent pour professer leur savoir ou à titre magique. Le livre devient alors une sorte de certificat de légitimité.

Traditionnellement, il était l'unique livre trouvé à la maison, il était souvent accroché au mur, réservé aux seuls grands-parents qui, eux, ne savaient ni lire ni écrire.

1.2. Quand l'esthétique ou la magie remplace la lecture

Le livre-Coran peut, lui aussi, être l'objet de décors spécifiques dans sa conception matérielle même. Il peut devenir un véritable objet d'art, ou à défaut un élément décoratif apprécié pour sa beauté⁴. Chaque famille, qu'elle soit fortunée ou non, possède au moins un Coran/livre de petite dimension, parfois orné comme un bijou, dans une petite boîte damassée, ou une petite sacoche ouvragée que l'on pourra toujours avoir sur soi lors des voyages ou de tout autre déplacement.

Des versets coraniques, ou fragments de versets, peuvent être extraits du livre. Ces versets extraits du « Livre » peuvent avoir les mêmes vertus que le livre dans son ensemble. Ils ont souvent réussi à « s'envoler », quittant le nid préfabriqué du livre en papier. Ces versets vivent hors livre et continuent à porter certaines propriétés du « Livre », soit par leur pouvoir magique, soit par la beauté de leur calligraphie, mais ils n'ont en général pas vocation à être lus, même s'ils sont sélectionnés à titre d'enseignement fondamental. Ils ont échappé à la reliure, à la sacoche pour se retrouver dans un cadre, sur une tablette coranique ou sur tout autre support et leur calligraphie remarquable semble même empêcher qu'ils soient lus. Sur la tablette coranique, c'est le dessin des caractères qui permet leur récitation, mais sans qu'il y ait vraiment lecture puisque les mots et le sens ne sont en général absolument pas compris. Il n'est plus nécessaire de les lire quand ce sont les prouesses de la calligraphie qui leur donnent force, comme si la seule beauté du dessin était en soi suffisante à leur enseignement et à l'élévation d'esprit.

1.3. La transmutation du livre

Il est de plus en plus courant que le livre dans sa matérialité soit remplacé par un support informatique moderne. Ce livre virtuel, sous forme de CD par exemple, peut aussi porter le même type de symbolique que le livre classique. Ce CD du Coran se retrouve assez couramment suspendu sous le rétroviseur de la voiture. Il n'est alors non seulement pas lu, mais très rarement écouté. Les « mises en scène » varient selon les usages et les lieux.

Ce Coran/livre/CD exhibé à travers toutes ses apparences et toutes ses versions porte donc des fonctions qui oscillent entre le religieux et l'artistique. De livre à lire, il est aussi devenu livre à voir et livre à ne pas toucher, livre à ne pas lire, même si ses propriétaires ont la pleine sensation de s'en être empli et proclament l'avoir lu. C'est

⁴ A. Siğistāni, i *Kitāb al-Maṣāḥif* (« Le livre des Corans »), Beyrouth, Dār al-baṣā'ir al-islāmiyya, 2002, p. 542.

d'ailleurs peut-être grâce à cette capacité de sublimer la lecture par d'autres fonctions que le Coran comme livre relié ou livre virtuel en CD a réussi à vivre jusqu'à nos jours et a réussi à profiter de tant d'appropriations différentes selon les lieux et selon les époques. Cette nouvelle vie du livre-Coran qui donne toute liberté d'appropriations irrite aujourd'hui un certain nombre de musulmans, en général les plus radicaux.

1.4. Le Coran/livre comme fétiche politique

Ceux qui dénoncent les dérives de l'utilisation du Coran, notamment dans sa fonction esthétique et qui prêchent le retour aux « vraies » valeurs du Livre, sont pourtant parmi les premiers à détourner la fonction première du livre : transmettre par la lecture. Ils l'ont également promu au rang d'objet sacré et lui ont attribué une fonction de revendication identitaire ou de légitimation politique. Ils l'utilisent dans une mise en spectacle idéologique. Politiciens et partisans y font référence et le brandissent pour faire entendre leurs revendications, voire s'imposer sur la scène politique. Cette fonction politique est ancienne et il semble que le livre/Coran ait été utilisé comme objet de légitimation dès les débuts de l'islam, lors des rivalités liées à la succession du Prophète. L'idée avait été de faire brandir par des soldats de Ma'āwiya des versions du Coran au bout des lances dans le but de déstabiliser le camp d'Alī. Ce seul geste devait provoquer une incertitude quant à la légitimité ou non d'attaquer des gens portant le Coran. Effectivement, il sema ainsi la division chez les ennemis, les rendant alors vulnérables.

Le livre/Coran a, par la suite, été utilisé et continue à être utilisé à de multiples reprises et dans des conditions très diverses. Il peut aussi être utilisé lors de manifestations à buts plus précisément identitaires et revendicatifs. On voit ainsi certains Corans être brandis lors de manifestations. La couleur rouge est celle du Coran de Warš, version due à un lettré maghrébin ayant proposé une méthode d'écriture et de lecture du texte très répandue en Afrique ; la couverture verte se réfère à la version wahhabite de l'islam. Ces utilisations politiques de l'objet coran amènent à certaines radicalisations et invitent à revenir à la question de sa lecture.

2. Qu'est-ce que « lire » ?

L'expression de *qara't al qur'ān*, « j'ai lu le Coran », évidence de presque tout musulman nous ramène, pour bien la comprendre, au verbe *qara'a* qui fait remonter aux sources de la révélation. En effet, c'est le premier terme qu'aurait utilisé l'ange Gabriel dans son échange avec le Prophète.

Les deux sens les plus connus de ce verbe sont : « il a lu », *talā*⁵, « il a récité », *raddada*. Trancher pour l'interprétation et la traduction de l'un ou l'autre a

⁵ I. 'Abbās, *Al-Mu'ğam al-ğāmi' li-ğarīb mufradāt al-Qur'ān al-Karīm* (« Dictionnaire de l'assemblage des étrangetés des vocables coraniques »), Liban, Dār al-'Ilm li-l Malāyyin, 1986, p. 142.

eu des conséquences sur toute la compréhension de la nature du texte coranique et renvoie à une des questions essentielles pour les musulmans qui est de savoir si le Prophète avait lu ou non le message qui lui avait été délivré.

2.1. *Iqra'* dans le Coran : entre « lire » et « réciter »

Le premier mot du Coran, avant son assemblage par 'Utmān, était le vocable *iqra'* qui est la forme de l'impératif de *qara'ā*. Ce vocable porte une polysémie importante.

اقْرَأْ بِاسْمِ رَبِّكَ الَّذِي خَلَقَ
خَلَقَ الْإِنْسَانَ مِنْ عَلَقٍ
اقْرَأْ وَرَبُّكَ الْأَكْرَمُ
الَّذِي عَلَّمَ بِالْقَلَمِ
عَلَّمَ الْإِنْسَانَ مَا لَمْ يَعْلَمُ⁶

Iqra' bismi rabbika l-lāḍī ḥalaqa

ḥalaqa l-insāna min 'alqin

iqra' wa rabbuka l-akramu

al-laḍī 'allama bi-l-qalami

'allama l-insāna mā lam ya 'lam

« **Prêche** au nom de ton Seigneur qui créa !

Qui créa l'Homme d'une adhérence.

Prêche ! ton Seigneur étant le Très Généreux

Qui enseigne par le Calame

Et enseigne à l'Homme ce qu'il ignorait »⁷.

La traduction proposée par Régis Blachère est intéressante puisqu'elle permet de dépasser le choix entre « Récite » et « Lis » par sa trouvaille d'un équivalent à travers le terme de « Prêche ! ».

Iqra' dans le sens de « Récite ! » s'insère dans le contexte de l'importance de la tradition orale. Le sens de « Lis ! » fait de Muḥammad un lettré sachant lire et donc écrire. Les deux options servent à alimenter le concept du « miracle coranique ».

Pour ceux qui pensent que *iqra'* signifie « Récite », le Prophète ne savait ni lire, ni écrire. Ils s'appuient sur leur compréhension de l'appellation de *al-nabī al-'ummī*.

الَّذِينَ يَتَّبِعُونَ الرَّسُولَ النَّبِيَّ الْأُمِّيَّ
الَّذِي يَجِدُونَهُ مَكْنُوبًا عِنْدَهُمْ فِي التَّوْرَةِ وَالْإِنْجِيلِ⁹

Al-laḍīna yattabi 'ūna l-rasūla l-nabīyya l-ummiyya

al-laḍī yaḡīdūnahu maktūban 'indahum fi l-tawrāti wa l-inḡīli

⁶ Coran, 96/1-3.

⁷ R. Blachère, *Le Coran*, Paris, Maisonneuve, 1999, p. 657.

⁸ A. Chouraqui, *Le Coran*, Paris, Robert Laffont, 1990. Chouraqui traduit *al-nabī al-'ummī* mot à mot par « le Nabi des matris » (p. 333).

⁹ Coran, 7/157.

Kasimirski reprend cette même compréhension dans la traduction qu'il a proposée de ces versets :

« Qui suivent l'envoyé, le prophète illettré qu'ils trouveront indiqué dans leurs livres : dans le Pentateuque et dans l'Évangile »¹⁰.

Nous proposons une autre traduction permettant une compréhension différente du vocable *ummī* :

« Ceux qui [parmi le peuple de Moïse] suivent le Messager
et le Prophète [Muḥammad]
qui [n'a pas de Livre]

Ils le trouvent [annoncé] dans leurs Livres : la Thora et l'Évangile ».

Dans ce verset, la plupart des tenants de *iqra'* dans le sens de « Récite », comprennent le vocable *ummī* dans la seule signification d'« illettré », ce qui choque d'autres musulmans pour lesquels le Prophète était nécessairement lettré. Si l'on suit le langage de Pierre Bayard qui écrit que « n'avoir pas lu [...] n'a guère d'importance pour les personnes cultivées »¹¹, être *ummi* n'empêcherait pas de considérer le Prophète comme cultivé, à défaut de lettré. Mais n'avoir pas lu renvoie plutôt dans la pensée musulmane à ceux qui n'avaient pas de Livre et qui portaient l'appellation de *ummiyyūn*¹². Cela signifiait qu'ils n'étaient ni juifs, ni chrétiens, donc polythéistes¹³. Le fait qu'ils n'aient pas de Livre les a aussi fait classer par déduction sous l'étiquette d'« illettrés », *ummiyyūn*.

Ceux qui pensent que *iqra'* signifie « Lis ! » construisent le concept de « miracle coranique », *i'ğāz al-qur'ān*¹⁴, sur la base du texte lui-même et non pas sur le Prophète, porteur du message. Pour eux, le texte coranique est en lui-même un miracle par sa force poétique et sa capacité à nous informer de l'avenir ou du passé. Cependant, l'auteur de *Al-Sira al-Ḥalabiyya*, qui s'appuie pour sa démonstration sur un *ḥadīth*, nous montre que *iqra'* prend trois sens différents dans l'échange entre Gabriel et Muḥammad. La première demande de l'ange aurait été comprise par le Prophète au sens de « Lis »¹⁵. La deuxième fois, Gabriel aurait montré au Prophète que ce dernier pouvait lire sans regarder ce qui était écrit, donc « mémoriser »¹⁶. La troisième fois, l'ange lui aurait fait comprendre qu'il fallait répéter¹⁷.

Revenir à l'étymologie permet d'approfondir la riche polysémie de ce vocable *iqra'* et donc du concept qu'il véhicule.

¹⁰ A. Kasimirski, *Le Koran*, Paris, Maxi-Livres, 2002, p. 145.

¹¹ P. Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Minuit, 2007, p. 27.

¹² I. 'Abbās, op. cit., p. 53.

¹³ Ibidem.

¹⁴ 'A. Zarzūr, *Al-Qur'ān wa nuṣūṣuh* (« Le Coran et ses textes »), Damas, Maṭba'at Ḥālid b. al-Walid, 1980, p. 197.

¹⁵ 'A. Ḥalabi, *Al-sira al-Ḥalabiyya* (« Biographie alépine »), Beyrouth, Al-Maktaba al-islamiyya, vol. 1, 1902, p. 238.

¹⁶ Ibidem.

¹⁷ Ibidem, p. 241.

2.2. *Iqra'* par l'étymologie : une lecture polysémique

« Il semble que le mot *qara'a* a été introduit en Arabie par les chrétiens et que *qur'ān* (Coran) est le *queryāna* syrien qui désigne la lecture ou la leçon de l'écriture »¹⁸.

D'après le *Lisān al-'Arab*¹⁹, *qara'a* signifie « assembler », « recueillir », d'où l'appellation de « Coran » au sens de « recueil ».

Ibn Manzūr²⁰ signale aussi qu'il est possible de comprendre *al-qirā'a* comme *al-ṣalāt*, « la prière ». *Iqra'*, dans ce cas, veut dire : « Prie ! ».

Il rapporte également le *ḥadīṭ* suivant en précisant que le terme *qurrā'* signifie ici « ceux qui connaissent le Coran par cœur » :

*akṭaru munāfiqī ummatī qurrā'uhā*²¹

« La majorité des hypocrites de ma nation sont ceux qui connaissent le Coran par cœur. »

A partir de là, il est possible de donner à *Iqra'* la signification de « Apprends par cœur ! ».

Ibn Manzūr dans son Encyclopédie *Lisān al-'Arab*²² fait ensuite référence à Ibn 'Abbās qui rapporte un autre *ḥadīṭ* dans lequel, selon ce dernier, le sens de *lā yaqra'* signifie *lā yağhar*, c'est-à-dire « il ne hausse pas le ton en lisant (/ récitant / priant) » :

kāna lā yaqra'u fi l-zuhri wa lā l-'aṣri

« Il [le Prophète] ne haussait pas le ton en lisant [/ récitant / priant] à midi et dans l'après-midi. »

Dans cette compréhension, *Iqra'* pourrait donner le sens de « Hausse le ton ! »

D'après Al-Farra²³, *qara'tu* signifie *ṣirtu nāsikan*, « je suis devenu un ermite ». C'est pourquoi on peut également proposer de donner à *Iqra'* le sens de « Sois un ermite ! ».

Toujours d'après le *Lisān al-'Arab*²⁴, l'expression *qara' 'alayhi al-salām*, signifie *ballağahu*, c'est-à-dire « il lui a fait part ». A partir de là, *Iqra'* signifie : « Fais part ! ».

Enfin, le *Lisān al-'Arab*²⁵ nous informe que l'expression *mā qara'at ḥayḍatan* signifie *mā ḍammat raḥimuhā*, autrement dit « elle n'a pas regroupé ses règles » et donc « elle est enceinte ». Cette expression nous ramène à la racine de *qara'a* qui signifie « le cycle » au sens de « cycle menstruel ». Le *Lisān al-'Arab* précise clairement que *qara'at al-mar'a* prend le sens de *qra'āt al-damm* « elle a vu le sang »

¹⁸ F. Triki, « L'impératif "Lis". Le pouvoir et le sacré, [dans :] *Dédale. Le paradoxe des représentations du divin. L'image et l'invisible*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1995, n° 1 & 2, p. 72.

¹⁹ I. Manzūr, Al-Andalusī, *Lisān al-'Arab* (« La langue des Arabes »), 1979, Dār al-ma'ārif, Egypte, en 6 volumes, p. 3563.

²⁰ Ibidem, p. 3564.

²¹ Ibidem.

²² Ibidem.

²³ Ibidem.

²⁴ Ibidem, p. 3563.

²⁵ Ibidem, p. 3565.

et *qara'at al-nāqa* « la chamelle a mis bas ». *Iqra'* signifie « Accouche ! » au sens de « Fais naître la vérité ! ».

Le sens de « cercle », ramené à notre sujet de *iqra'* peut être interprété comme « Fais le tour ! » ou « Regroupe ! », et donc « Assemble ! ».

La polysémie de *qirā'a* apporte encore d'autres significations, comme celle de « dialecte ». En effet, dans les anciens livres arabes, *qirā'a* prend parfois le sens de « la lecture à travers le dialecte », qui peut aussi être porté par d'autres termes comme celui de *lahǧa* ou *lahn*. En fait, il arrive que les frontières entre les mots ne soient pas étanches. Ainsi, les termes de *qirā'a*, *luǧa*, *lisān*, *ḥarf* sont utilisés à la fois pour parler de « dialecte » et de « langue ».

Les nombreuses récitations coraniques sont à mettre en liaison avec la diversité des dialectes et des habitudes locales d'énonciation qui ont amené différentes transcriptions et différentes lectures du texte coranique.

3. Les « mille et une » manières de lire le Coran

La mise à l'écrit d'un message coranique au départ oral et transmis en différents dialectes a été fortement encadrée pour mieux contrôler sa transmission. Ceci n'a pas empêché les divergences de compréhensions et d'interprétations. La normalisation écrite, en grande partie réalisée sous le calife 'Uthman, a suscité un certain nombre de contestations et en tout cas des décalages, notamment en ce qui concerne l'ordre de la révélation. Parallèlement, se met en place une « formidable machine dogmatique sommant tout lecteur de renoncer à lire et de croire que tout a déjà été lu, une fois pour toutes »²⁶. Comment peut-on alors affirmer que l'on a lu le Coran ?

3.1. Plusieurs récitations pour un Livre

La « Parole révélée » a donc été appropriée dès le début par les arabes dans leur propre dialecte. La diversité des appropriations du message divin sur le ton local est donc incontestable et transparait à travers ce qu'on appelle les sept²⁷ récitations coraniques. Les dialectes font rimer le texte coranique selon des rythmes et des intonations spécifiques à chaque tribu. Le Prophète ne semblait pas hostile à ces appropriations. Il était lui-même connu pour maîtriser différents dialectes. Un jour, 'Umar lui avait demandé comment il se faisait qu'il connaissait tous les dialectes arabes. La réponse de Muḥammad fut que c'était Gabriel qui lui avait enseigné non seulement tous les dialectes arabes, mais aussi le dialecte d'Ismaël.

Quant à Ibrāhīm Anīs²⁸, il nous rappelle l'anecdote suivant laquelle Muḥammad aurait dit un jour : « Ô Yahyī » en utilisant *l'imāla*, prononciation à la

²⁶ Y. Seddik, Nous n'avons jamais lu le Coran, Paris, L'aube, 2004.

²⁷ « Sept » signifie en fait « beaucoup ».

²⁸ I. Anīs, *Al-lahaǧāt al-'arabiyya* (« Les dialectes arabes »), Le Caire, Maktabat al-anǧlū al-maṣriyya, 1965, p. 60.

façon des *Banī Sa'd* (une des tribus de l'Arabie), à la place de « Ô Yaḥyā ». Interrogé à ce propos, il aurait répondu que ce n'était pas grave puisque c'était le dialecte des cousins et qu'une prononciation valait bien l'autre. Il cherchait donc à établir le pont entre les différentes prononciations.

Lors de la mise à l'écrit du message coranique, des choix ont été réalisés de façon à réaliser une normalisation autour de ce qui est devenu le Coran de 'Uthman.

3.2. Un livre et plusieurs lectures ?

La mise à l'écrit, qui aurait été commencée dès Muḥammad et aurait été achevée par les califes, a marginalisé progressivement la diversité liée à l'oralité. Le troisième calife 'Utmān, en unifiant le texte coranique de façon institutionnelle et en en assurant une large diffusion, en a rendu plus difficile la recherche de sens. En fixant les mots, il a favorisé la lecture textuelle, *al-qirā'at bi-l-naṣṣ*, au détriment de la lecture du sens énoncée par le concept coranique de *al-qirā'at bi-l-ma'nā*. Le but n'a plus été d'arriver au sens transmis par le message, mais à la seule mémorisation d'un texte sacralisé qui n'avait donc plus vocation à être lu, puisqu'une lecture divine avait déjà été réalisée. Il suffisait donc de s'y conformer. Le Coran de 'Uthman, référence des musulmans actuels, a intégré un nouvel ordre qui ne reconnaît plus la succession historique dans laquelle le Prophète avait reçu le message. Le choix de nouveaux titres pour les sourates a également été effectué, brouillant les correspondances entre les anciennes appellations²⁹ et les nouvelles étiquettes³⁰. Cependant, des indices de la transmission par voie orale chez les différentes tribus ont continué parallèlement à survivre à la version officielle présentée comme unique et sacrée. Certains mots, connus comme des marques linguistiques tribales, ont résisté au moment du passage à l'écrit. D'autre part, les lectures du nouveau texte selon les différentes prononciations dialectales ont relancé une nouvelle polysémie.

Parallèlement, le bouleversement de l'ordre chronologique a certainement amené à une multiplication des interprétations. Régis Blachère écrit que « dans une certaine mesure, on peut dire que nous lisons aujourd'hui le Coran à l'envers puisque les premiers textes, les plus longs, sont de façon générale formés de révélations parvenues à Mahomet vers la fin de sa prédication »³¹. De nombreux théologiens arabes ont d'ailleurs donné le tableau des correspondances en s'appuyant sur les contextes de la révélation, *asbāb al-nuzūl*. Le rôle de la place du verset coranique a donc un impact essentiel sur le sens global du message et, selon le classement adopté, les compréhensions seront différentes. Le reclassement que Régis Blachère a proposé à travers sa traduction de 1949 (tableau 1) est le plus proche de celui du texte coranique que Muḥammad aurait mémorisé. Régis Blachère écrit que sa « translation [...] ne suit pas l'ordre des sourates reçu dans la Vulgate islamique,

²⁹ Les anciennes appellations étaient d'ailleurs souvent multiples pour chaque sourate.

³⁰ Ces nouvelles étiquettes ne font porter qu'un seul nom à chaque sourate.

³¹ R. Blachère, op. cit., 1999, p. 11.

mais se fonde dans l'ensemble sur le reclassement proposé par Nöldeke et Schwally » et que son « reclassement ne vise ni à refaire le Coran, ni à retrouver la chronologie des textes révélés. Il tend seulement, dans sa ligne générale, à évoquer avec une exactitude relative les phases selon lesquelles l'apostolat de Mahomet se déroula, d'abord à la Mekke, puis à Médine »³².

Le bouleversement de l'ordre chronologique est un outil, utilisé à plusieurs reprises en différentes circonstances et en différents lieux. Ses objectifs ont pu être différents. Ainsi, si le troisième calife l'avait utilisé à des fins d'encadrement du message coranique grâce à une sacralisation, d'autres en ont plutôt fait un instrument de désacralisation. Par exemple, Pierre Bayle, à la fin de XVII^e siècle, avait plaidé pour faire adopter un classement des livres selon un ordre alphabétique plutôt que sur un ordre chronologique, permettant de démocratiser l'accès à la culture³³.

Le parcours du message coranique est emblématique de la place du Livre dans la réalité et l'imaginaire des musulmans. Les multiples façons de s'appropriier le Coran sont autant de façon d'en parler sans nécessairement l'avoir lu. Chacun, qu'il soit lettré ou analphabète, a sa lecture du Coran. La perception sacralisée du texte dénie la légitimité de lectures postérieures à la révélation. La volonté du calife 'Utmān de normaliser le Livre n'a pas arrêté les lectures multiples du message coranique. Le « toilettage » opéré à cette époque ne s'est donc pas, historiquement, traduit par une lecture unique. Les grands interprètes du texte coranique donnent de nombreuses pistes, mais chacun peut avoir sa propre lecture, qu'il ait lu ou pas le Coran, qu'il l'ait lu à l'endroit ou à l'envers.

³² Ibidem, p. 1 de l'avertissement.

³³ P. Bayle, *Dictionnaire historique et critique* (1702), in-folio <http://classes.bnf.fr/DOSSITSM/nouvsys.htm>

Tableau 1 : Concordance du classement des sourates³⁴

Les chiffres romains indiquent le classement de la Vulgate et les chiffres arabes, le classement dans la traduction de Régis Blachère de 1949.

I	46	XXX	76	LX	104	LXXXVIII	21
II	93	XXXI	84	LX	112	LXXXIX	42
III	99	XXXII	71	LXI	100	XC	40
IV	102	XXXIII	105	LXII	96	XCI	7
V	116	XXXIV	87	LXIII	106	XCII	14
VI	91	XXXV	88	LXIV	95	XCIII	4
VII	89	XXXVI	62	LXV	103	XCIV	5
VIII	97	XXXVII	52	LXVI	111	XCV	10
IX	115	XXXVIII	61	LXVII	65	XCVI	1,32
X	86	XXXIX	82	LXVIII	51	XCVII	29
XI	77	XL	80	LXIX	24	XCVIII	94
XII	79	XLI	72	LXX	33	XCIX	11
XIII	92	XLII	58	LXXI	53	C	13
XIV	78	XLIII	63	LXXII	64	CI	12
XV	59	XLIV	55	LXXIII	34	CII	31
XVI	75	XLV	73	LXXIV	2,36	CIII	6
XVII	74	XLIV	90	LXXV	27	CIV	39
XVIII	70	XLVII	98	LXXVI	34bis	CV	41
XIX	60	XLVIII	110	LXXVII	25	CVI	3
XX	57	XLIX	114	LXXVIII	26	CVII	8
XXI	67	L	56	LXXIX	20	CVIII	38
XXII	109	LI	49	LXXX	17	CIX	45
XXIII	66	LII	22	LXXXI	18	CX	113
XXIV	107	LIII	30	LXXXII	15	CXI	37
XXV	68	LIV	50	LXXXIII	35	CXII	44
XXVI	58	LV	28	LXXXIV	19	CXIII	47
XXVII	69	LVI	23	LXXXV	43	CXIV	48
XXVIII	81	LVII	101	LXXXVI	9		
XXIX	83	LVIII	108	LXXXVII	16		

³⁴ R. Blachère, op. cit.